



HAL
open science

Pascal : la vie ou l'œuvre ?

Laurent Thirouin

► **To cite this version:**

Laurent Thirouin. Pascal : la vie ou l'œuvre?. Sarah Mombert, Michèle Rosellini (dir.). Usages des vies. Le biographique hier et aujourd'hui (XVIIe- XXIe siècle), Presses Universitaires du Mirail (Toulouse), pp.267-294, 2012, " Cribles XVIe-XVIIe ". halshs-00812993

HAL Id: halshs-00812993

<https://shs.hal.science/halshs-00812993>

Submitted on 15 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PASCAL : LA *VIE* OU L'ŒUVRE ?

in : Usages des vies. Le biographique hier et aujourd'hui (XVII^e-XXI^e siècle), Sarah Mombert, Michèle Rosellini (dir.). Toulouse, Presses Universitaires du Mirail (coll. « Cribles XVI^e-XVII^e »), 2012, pp. 267-294.

Il fut un temps où la présentation universitaire d'un auteur s'articulait nécessairement en deux moments – la vie et l'œuvre. On ne savait pas trop au demeurant quel était le bénéfice ultime : si la vie était censée donner les clefs de l'œuvre, permettre qu'on la comprenne plus intimement, ou si, à l'inverse, l'œuvre, vaguement superfétatoire, avait pour intérêt majeur d'accroître la connaissance que nous pouvions nouer avec un grand homme. Ce temps est aujourd'hui révolu, évidemment, et nous qui avons remis l'œuvre au cœur des études littéraires entendons bien ne plus confondre les deux plans. Mais, dans le cas de Pascal, une incertitude demeure. L'œuvre est ici une notion éminemment problématique (surtout en ce qui concerne le chef-d'œuvre, les *Pensées*). Elle a lentement pris forme après la mort de l'auteur, et chaque génération persiste à en proposer une nouvelle version, parfois très différente de la précédente. Quant à la vie, ce n'est pas un complément critique apporté par les spécialistes, mais un texte bien réel et insistant – la *Vie* –, qui accompagne et borne l'œuvre presque depuis son origine (qui la constitue même, selon un critique comme Louis Marin). Je fais bien sûr allusion à la *Vie de Monsieur Pascal, écrite par Madame Périer sa sœur*. Les données du problème s'en trouvent considérablement perturbées, et comme bien souvent chez Pascal, portées à leur limite paradoxale. Le texte, défaillant, bénéficie concrètement du secours de la *Vie*. Et l'homme Pascal est devenu une figure symbolique – celui qu'un moderne polygraphe désignait, il y a peu, comme le *Génie français*. L'écrivain existe au moins autant aujourd'hui dans les esprits par ce qu'il représente que par ce qu'il a écrit. Trois cent cinquante ans après sa mort, il est proprement un écrivain de légende, suscitant des réactions tranchées d'adhésion ou de rejet, incarnant un type de savant et un type de chrétien.

Nul doute, quant à ce dernier point, que la *Vie* écrite par Gilberte ait joué son plein rôle, comme l'a parfaitement mis en évidence Philippe Sellier, dans une étude devenue classique¹, où est montré, avec minutie et rigueur, que le texte de la *Vie* relève d'un genre littéraire spécifique – celui de la *légende* – dont il respecte scrupuleusement les codes.

Comment la vie s'inscrit-elle dans l'œuvre, ou plus exactement comment la vie s'impose-t-elle à l'œuvre, pour en permettre la lecture ? Le rapport très étrange que nouent depuis plusieurs siècles l'œuvre inaboutie et l'introduction légendaire qui l'accompagne, a suscité l'intérêt de la critique. L'occasion est en effet idéale pour mettre en question plus largement cette persistante présence de l'écrivain entre les lignes de son texte. Illusion d'autorité pour les uns, la *persona* auctoriale est une construction idéologique, sans cesse renouvelée et mise à jour par les époques successives. Fondement d'humanité pour les autres, la présence sous-jacente de l'homme garantit l'unité de l'œuvre, son originalité et son aptitude à s'adresser sans cesse à de nouveaux lecteurs.

¹. Ph. Sellier, "Pour une poétique de la légende : *La Vie de Monsieur Pascal*" (1982).

Avant toute velléité de théorisation, il importe de fixer les repères chronologiques et de se livrer à un travail philologique minimal, dont la négligence a sans doute fragilisé certaines conclusions de Louis Marin. Si la *Vie* de Pascal par Gilberte est devenue un paratexte quasi automatique de l'œuvre, ce compagnonnage ne s'est pas en effet instauré d'emblée, et ne semble pas avoir été voulu à l'origine. Une chose est sûre : le texte de Gilberte a été écrit immédiatement après la mort de son frère. Quand, dès l'année suivante, paraissent les premiers ouvrages posthumes, des traités de physique, la préface composée pour l'occasion s'inspire étroitement de passages entiers de la *Vie* – preuve que cette dernière était déjà rédigée. Le préfacier – Florin Périer – reprend par exemple, dans les termes mêmes, l'anecdote du plat de faïence.

Une fois entre autres, lorsque [Pascal] n'avait encore qu'onze ans, quelqu'un ayant à table sans y penser frappé un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on mettait la main dessus, ce son s'arrêtait ; il voulut en même temps en savoir la cause, et cette expérience l'ayant porté à en faire beaucoup d'autres sur les sons, il y remarqua tant de choses qu'il en fit un petit traité qui fut jugé très ingénieux et très solide².

Ainsi, quelques mois à peine après sa composition, on voit la légende servir de source d'information aux éditeurs et annotateurs. Cette fonction n'était pas appelée à décliner...

L'auteur de la *Vie* est cependant catégorique. Son texte n'a été conçu qu'à des fins purement privées. Lorsqu'un historien clermontois – Jacques Audigier – envisage de le livrer au public, elle réagit avec vivacité, et sur un ton qui confine à la menace :

C'est un petit ouvrage que j'ai fait pour ma *famille* et pour quelques *amis particuliers* qui m'en avaient priée³.

La *Vie de Pascal* n'eut donc d'abord qu'une circulation restreinte. En 1670, au moment de la première publication des *Pensées*, elle n'est connue que d'un petit nombre de proches, et Étienne Périer, pour introduire l'ouvrage, peut y puiser ses renseignements sans crainte de redites. Ajoutons à cela que la polémique avec le P. Beurrier sur les derniers instants de Pascal était suffisamment passionnée, pour inciter Port-Royal à la prudence, et éviter tout ce qui était de nature à l'alimenter. Cette polémique, longtemps sensible, est au cœur même du destin littéraire de la *Vie*.

Certes, dans le milieu de Port-Royal, plusieurs déplorent une telle réserve, et Gilberte reconnaît auprès d'Audigier qu'elle a déjà fait l'objet de sollicitations diverses pour diffuser plus largement son témoignage, au titre que "le public pourrait être *édifié* de cette lecture"⁴. Mais comme le travail de mise au point du texte ne saurait se concevoir sans l'autorisation ni la participation de son auteur, et que celle-ci y reste farouchement hostile, la *Vie de Pascal* reste pendant des années un manuscrit confidentiel. En mai 1673, Gilberte a pris un premier privilège, mais c'est, selon toute apparence, afin de protéger son texte, plutôt que dans l'intention de le publier. Lors de la réédition des *Pensées*, en 1678, le projet est formé de joindre la *Vie* au volume. Un privilège est pris, qui couvre les deux textes⁵, mais une lettre de Louis et Blaise Périer à leur mère nous permet de connaître la teneur des hésitations et de comprendre la décision finale. Le principal point litigieux reste la prétendue rétractation de Pascal sur son lit de mort. Dès lors que l'on abordait la question, il était indispensable, pour les Messieurs de Port-Royal, de produire une mise au point complète :

². Préface des *Traité de l'équilibre des liqueurs et de la pesanteur de la masse de l'air* (1663), *O.C.*, p. 682. Comparer avec la *Vie de Pascal* (1ère version), *O.C.* p. 573 [7].

³. Lettre de Mme Périer à M. Audigier [janv. 1682], Lafuma t. III, p. 191 (je souligne).

⁴. *Ibid.*

⁵. Privilège de vingt années, obtenu par le libraire Desprez, à la date du 25 août 1677. Il inclut "la *Vie* dudit sieur Pascal".

Ils convinrent tous qu'il ne fallait pas imprimer la *Vie* sans y mettre l'article que nous avons dessein d'y ajouter, et qu'ils ont trouvé fort bien ; mais ils croient que cela même doit être une raison pour ne la pas faire paraître présentement, et dans l'état où sont les choses, parce que, quoique l'on ne parle pas ouvertement de cette affaire, cela signifierait néanmoins dans l'esprit de tout le monde que l'on soutient que M. Pascal ne s'est point rétracté du jansénisme, ce qui serait faire une profession qui ne serait pas bien reçue en ce temps-ci et qui pourrait même attirer la suppression du livre⁶.

Alors que la paix de l'Église touche à sa fin, il n'est pas possible, pour des raisons de stratégie éditoriale et de prudence politique, de proposer un portrait de Pascal qui serait reçu comme une argumentation partisane. Si le nouveau privilège de Desprez, obtenu le 25 août 1677 pour vingt ans, mentionne bien "la Vie dudit sieur Pascal", parmi tous les ajouts qui justifient le volume, le lecteur devra encore attendre six ans pour lire le texte de Gilberte.

C'est en effet en 1684, vingt-deux ans après la mort de Pascal, presque quinze ans après l'édition originale des *Pensées*, que paraît la *Vie* pour la première fois, dans une édition hollandaise subreptice, à Amsterdam, chez Abraham Wolfgang. Le texte est très fautif, publié visiblement sans la participation de Gilberte. En 1686, l'éditeur officiel, Desprez, intègre à son tour le document, se contentant de reproduire l'édition hollandaise en en corrigeant quelques coquilles, les plus évidentes⁷. Gilberte meurt en avril 1687, sans avoir jamais effectué le travail qu'elle jugeait indispensable, si l'on devait livrer au public un témoignage conçu originellement à destination d'un milieu restreint. Comme elle le représentait sèchement à Audigier,

... si je voulais que cette pièce parût, je le ferais moi-même et je la mettrais en un autre état qu'elle n'est⁸.

Sa vie durant, la sœur aînée de Pascal aura gardé la main sur un texte appelé à devenir, pour des générations de lecteurs, le complément naturel des *Pensées*. Il faudra se demander la cause de telles réticences.

Le dossier se complique cependant pour nous, du fait de l'existence d'une deuxième version du même texte. Tandis que la première occupe dans l'édition Mesnard 88 sections numérotées, cette nouvelle version, plus longue, s'élève à 100. Certains ont cru voir dans cette amplification les premiers résultats d'un travail de réécriture entamé, malgré tout, par Gilberte. Entre ces deux textes, le choix des éditeurs modernes s'est exercé de façon assez aléatoire, guidé davantage par des modes critiques que par des considérations solides⁹. Les différences ne sont cependant pas négligeables et ne portent pas toujours sur des points de détail. La version amplifiée abonde en renvois ou allusions à des ouvrages contemporains. La mention des dirigés de Pascal – "un certain nombre de gens de condition et de personnes d'esprit", venant le "chercher dans sa retraite et demander ses avis"¹⁰ – indique que le temps s'est écoulé, et que la deuxième version est bien postérieure à la première (postérieure en tout cas à l'édition de Port-Royal) : quelques-unes de ces personnes ont disparu en effet, tandis que d'autres "témoignent encore aujourd'hui"¹¹ de ce qu'elles doivent à Pascal. Le texte présente beaucoup plus longuement certains écrits de Pascal : les *Pensées*, la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, la *Lettre sur la mort de son père* – toutes œuvres intégrées dans l'édition de 1670. L'hypothèse a ainsi été formulée dans le passé (par Jean Mesnard notamment), qu'il aurait été conçu comme un guide de lecture en vue de l'édition des *Pensées*

6. Lettre de MM. Louis et Blaise Périer à Madame leur mère... [8 mars 1677], Lafuma t. III, p. 189.

7. Sur tous ces éléments, voir l'introduction de Jean Mesnard, *O.C.* p. 547.

8. Lettre de Mme Périer à M. Audigier [janv. 1682], Lafuma t. III, p. 191.

9. Lafuma retient cette deuxième version (éd. du Luxembourg, t. 3), et la complète par une addition touchant les derniers sentiments de Pascal (Le Seuil, "l'Intégrale").

10. *O.C.*, p. 615 [33].

11. *Ibid.* (je souligne).

en 1670. La version amplifiée de la *Vie* aurait dû servir de préface, avant d'être abandonnée finalement au profit du texte d'Étienne Périer. Mais outre qu'il paraît bien maladroit et inutile de résumer aussi longuement dans une préface le texte qui va suivre, des motifs péremptoirs conduisent à écarter une telle hypothèse.

Connue en fait par un unique manuscrit, tardif (du début du XVIII^e siècle) et particulièrement fautif, cette deuxième *Vie* de Pascal ne saurait bénéficier de la même autorité que l'écrit authentique de Gilberte. Devant les erreurs manifestes et les altérations du manuscrit, Jean Mesnard engage d'ailleurs le commentateur à procéder lui-même aux corrections et améliorations du texte, qu'un éditeur ne peut pas s'autoriser¹². Il reste que la présence de ces deux textes rivaux, proches et parfois différents, qui se complètent et se contredisent, produit un effet quasi "synoptique" et donne aux faits et paroles du grand homme un peu de cette incertitude mêlée de vénération qui caractérise l'éclatement des quatre Évangiles. Mais une avancée critique a fait nouvellement évoluer la situation. Une récente étude de Philippe Sellier livre sans doute la clef de l'énigme et découvre l'identité de l'auteur véritable de cette réécriture¹³. Au terme d'une analyse attentive et exhaustive, qui prend en compte l'ensemble des différences entre les deux documents, sur le plan du style comme de l'élaboration intellectuelle, Philippe Sellier arrive à la conclusion que ce texte a été écrit, bien après la mort de Gilberte, par le grand serviteur de la mémoire de Pascal que fut son neveu, l'abbé Louis Périer. Les "timidités pieuses"¹⁴, les affadissements et (dans deux cas au moins) les contresens, les efforts maladroits pour ôter le concret et l'ancrage dans le réel d'une existence inouïe, tout atteste la main de ce dévot ecclésiastique, pour qui l'oncle à peine connu est l'occasion de composer pour le monde un écrit de piété. Ce faisant, il nous donne à percevoir que la Légende, avec son effet propre, ne saurait se confondre avec un récit d'édification spirituelle.

Que concluons-nous de tous ces aléas éditoriaux, rapidement évoqués ? Que le texte qui nous intéresse, la *Vie de Pascal* par sa sœur Gilberte, est loin d'avoir le caractère d'évidence démonstrative, de nécessité stratégique, qu'on lui prête volontiers après coup. Il n'a pas été conçu dans la perspective des *Pensées* et la réunion des deux œuvres ne s'est faite qu'à l'issue d'atermoiements et sans doute de dissensions chez les héritiers intellectuels de l'apologiste. La décision de compléter l'œuvre par la *Vie* n'allait pas de soi ; elle jetait sur la première un éclairage particulier, elle lui conférait un statut qui était originellement en débat. Elle exhibe enfin la question de préséance que pose une œuvre aussi atypique. Pourquoi lire les *Pensées* ? Ces papiers d'un mort sont-ils le germe d'une œuvre réelle, ou l'annexe d'un portrait, l'élément accessoire d'un mémorial ?

Une dimension du texte de Gilberte frappe d'emblée le lecteur le plus candide : son caractère orienté. L'évocation du personnage, les anecdotes concernant sa vie, les événements relatés sont toujours subordonnés à une intention démonstrative. La biographie n'a pas sa fin en soi, dans la personnalité singulière de son objet, mais dans les considérations plus générales auxquelles elle doit conduire. De ce point de vue, l'amplification de l'abbé Périer ne fait que systématiser et développer, avec une certaine maladresse, une composante latente, mais essentielle, du texte original. Portée par son talent propre et les contraintes mêmes du genre de la légende, Gilberte maintient un certain équilibre entre le témoignage et l'instruction. Moins doué, influencé peut-être par ses responsabilités ecclésiastiques, son fils perd de cette richesse et laisse apparaître à nu la perspective édifiante.

¹². Notice, O.C., p. 565.

¹³. Ph. Sellier, "La version amplifiée de *La Vie de Monsieur Pascal*" (2007).

¹⁴. L'expression est de Ph. Sellier, p. 226.

Un des commentaires les plus perspicaces et les plus savoureux sur ce point est celui de Pierre Bayle, aussitôt après la première parution du texte de Gilberte. C'est en effet en décembre 1684 que le philosophe donne, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, le premier compte rendu de cette *Vie*, sortie sur les presses hollandaises. Le texte mérite d'être cité longuement :

Cent volumes de sermons ne valent pas cette vie-là, et sont beaucoup moins capables de désarmer les impies. L'humilité et la dévotion extraordinaire de M. Pascal mortifient plus les libertins que si on lâchait sur eux une douzaine de missionnaires. Ils ne peuvent plus nous dire qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété, car on leur en fait voir de la mieux poussée dans l'un des plus grands géomètres, l'un des plus subtils métaphysiciens et des plus pénétrants esprits qui aient jamais été au monde. La piété d'un tel philosophe devrait faire dire aux indévots et aux libertins ce que dit un jour un certain Dioclès [Voyez la *Vie d'Épictète* de M. du Rondel, p. 35] en voyant Épicure dans un temple : 'Quelle fête ! s'écria-t-il, quel spectacle pour moi, de voir Épicure dans un temple ! Tous mes soupçons s'évanouissent ; la piété reprend sa place, et je ne vis jamais mieux la grandeur de Jupiter que depuis que je vois Épicure à genoux.' C'est assurément un beau spectacle que de voir M. Pascal régler sa vie par la maxime qu'il faut renoncer à tout plaisir et que, la maladie étant l'état naturel des chrétiens, on doit s'estimer heureux d'être malade, puisqu'on se trouve alors par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être. On fait bien de publier l'exemple d'une si grande vertu, on en a besoin pour empêcher la prescription de l'esprit du monde contre l'esprit de l'Évangile. On voit assez de gens qui disent qu'il faut se mortifier, mais on en voit bien peu qui le fassent, et personne n'appréhende de guérir quand il est malade, comme M. Pascal l'appréhendait. Il y a même des pays dans la chrétienté où il n'y a pas peut-être un homme qui ait seulement ouï parler des maximes de ce philosophe chrétien¹⁵.

Le témoignage de Gilberte est présenté pour ce qu'il est : un super-sermon, équivalant à lui seul à cent volumes de sermons. Il relève donc de l'homilétique plus que du biographique. Son objectif est d'ailleurs clair : "désarmer les impies", en leur produisant un exemple de vie qui bouleverse leurs catégories. Si Pascal est le concepteur d'une apologie, qu'il n'a pas eu le temps de composer véritablement, sa personne en fait, et la vie qu'il a menée, sont susceptibles du même effet. Le spectacle du *philosophe chrétien* convertit aussi sûrement que sa philosophie ! Pierre Bayle voit clair, indéniablement, dans les intentions de Port-Royal, au point que, à partir de 1714, son texte sera même choisi par les éditeurs pour introduire à la *Vie*, comme si ces lignes admiratives rehaussaient encore la valeur du témoignage de Gilberte. Heureux de voir énoncer avec autant de netteté le bénéfice qu'ils escomptaient de cette évocation biographique, les éditeurs ne semblent pas percevoir toute l'ambiguïté de l'éloge. Devant ce "beau spectacle", qui rendra le lecteur "heureux d'être malade" et lui fera même appréhender de guérir, l'enthousiasme de Bayle est-il entièrement dénué d'ironie ? La naïveté de Port-Royal, la tranquillité de la lecture au premier degré, nous confirment en tout cas la vocation principalement idéologique de la *Vie*.

Dans cette optique, un certain nombre d'éléments prennent une importance majeure. C'est le cas, notamment, de la précocité géniale du savant. La découverte, par les seuls moyens du jeune enfant, de la trente-deuxième proposition d'Euclide, est un des passages le plus célèbres du texte. La scène rapportée par Gilberte est le point culminant d'un vaste développement sur les talents géométriques de son frère.

Son génie pour la géométrie commença à paraître lorsqu'il n'avait encore que douze ans, par une rencontre si extraordinaire qu'il me semble qu'elle mérite d'être déduite en particulier¹⁶.

¹⁵. P. Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, déc. 1684, cité dans l'édition Mesnard, *O.C.1*, p. 565-566. On signalera la longue analyse de ce texte par A. McKenna (*De Pascal à Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, p. 368-374), où le critique montre le statut crucial de ces considérations dans le choix philosophique du malebranchisme par Bayle, à cette époque.

¹⁶. *O.C.*, p. 573 [8]. Sur la nature précise de l'exploit mathématique réalisé par le jeune Blaise, on pourra consulter l'étude de Robert Allard : "Pascal et la trente-deuxième proposition d'Euclide", in : *Pascal, Port-Royal, Orient, Occident*, actes du colloque de l'Université de Tokyo, Klincksieck, 1991, pp. 191-198.

L'interdiction surprenante faite par un père à son fils de se tourner vers les mathématiques, la désobéissance de ce dernier, la découverte inopinée de l'infraction, la stupéfaction et l'émerveillement d'Étienne Pascal, toute la scène est racontée avec une vivacité et un sens du spectacle qui devaient marquer durablement des générations de lecteurs. Mais l'anecdote, aussi piquante soit-elle, n'a pas sa raison d'être en soi. Entre le topos légendaire (les acquisitions inouïes comme marque d'élection divine) et l'enjeu crucial de tout le texte (la figure du chrétien géomètre), cette scène revêt de fait une importance démonstrative majeure. Le rapport contradictoire de Pascal à la science est au cœur du propos de Gilberte. On achève de s'en convaincre dans la deuxième partie de la *Vie*, qui retrace l'abandon des sciences au profit de la religion. Le renoncement aux sciences est un des grands enjeux idéologiques du texte : il autorise toutes les interventions, voire les falsifications chronologiques, montrant combien l'enchaînement des événements importe peu dans cette "biographie", au regard de leur signification spirituelle. À lire le témoignage de Gilberte, on pourrait penser que la deuxième conversion de Pascal, sa "nuit de feu", a mis un terme définitif à sa carrière de savant. Les travaux des spécialistes ont montré depuis à quel point il n'en était rien. Les recherches sur la cycloïde, le développement des réflexions sur les probabilités, se poursuivent jusque dans la dernière maladie de Pascal, lequel ainsi n'a pas rompu avec son activité scientifique avant la toute fin¹⁷. Mais il importait à Gilberte de montrer que le chemin d'une âme d'élite, comme celle de Pascal, conduisait à une consécration exclusive à Dieu et au mépris paradoxal des tâches les plus honorables aux yeux du monde.

Dans son étude consacrée aux *Formes simples*, le critique André Jolles s'efforce de définir la disposition mentale caractéristique de chacune de ces formes littéraires élémentaires que sont le mythe, le conte, la fable... et la légende. Celle-ci est gouvernée, selon lui, par une disposition mentale spécifique¹⁸ – l'imitation –, inspirant tous les écrits plus élaborés qui en dérivent. La *Vie* individuelle d'un Saint n'est que l'*actualisation* d'une Légende sous-jacente. Dans le cas de Pascal, et à la lumière de la *Vie* rédigée par sa sœur, il ne sera pas difficile de préciser le "geste verbal", le substrat légendaire, c'est-à-dire la réalité profonde et commune donnée à imiter. De même que saint Georges – l'exemple pris par Jolles – incarne le "*miles christianus*", Blaise Pascal est une réalisation idéale du "savant chrétien", en entendant par là la *figure* légendaire (et abstraite), que la *Vie* donne à voir. Cette figure nous est aujourd'hui d'autant plus assimilable que nous pouvons la confronter à une anti-légende qui a largement inspiré l'art occidental, celle du savant détruit par sa propre science et conduit à la damnation : Faust, bien entendu.

Mais dans ce souci démonstratif qui ne quitte jamais Gilberte, la question suprême reste celle de la prétendue rétractation anti-janséniste à l'article de la mort. Les témoignages, plus ou moins sollicités et gauchis, du curé de Saint-Étienne du Mont, dernier confesseur de Pascal, alimentaient la polémique, dans les années qui ont suivi le décès de l'écrivain. Cela explique, on l'a dit, la diffusion restreinte que l'on réserva au témoignage de Gilberte et les tergiversations qui accompagnèrent le texte. À une période où la situation de Port-Royal était précaire, il pouvait sembler malencontreux de multiplier les fronts. Mais l'on comprend facilement combien il importait à Gilberte de prendre une position ferme. Dans le cadre générique d'une légende, la signification globale d'une existence dérive essentiellement de la mort du héros, qui jette une lumière rétrospective sur tous les actes précédents, fournit la clef

¹⁷. Seule la lettre à Fermat du 10 août 1660, soit deux ans avant la mort de Pascal, semble marquer un abandon résolu. La géométrie "est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force : de sorte que je ne ferais pas deux pas pour la géométrie [...]. Je suis dans des études si éloignées de cet esprit-là qu'à peine me souviens-je qu'il y en ait..." (*O.C.IV*, p. 923).

¹⁸. Voir A. Jolles, *Formes simples*, pp. 27-54. La notion de *disposition mentale* (en allemand : *Geistesbeschäftigung*) désigne pour Jolles le fait que l'esprit soit occupé d'une certaine manière, tourné dans une certaine direction (n. 1, p. 34).

ultime. La *Vie* souligne ainsi avec insistance l'orthodoxie du grand homme, l'humilité et la simplicité avec lesquelles il se soumet, jusqu'au bout, à toutes les exigences catholiques : le curé de la paroisse (et non un ecclésiastique choisi à dessein) rend au malade de fréquentes visites, qu'il met toutes à profit pour entendre sa confession¹⁹ ; les derniers sacrements sont donnés au mourant, qui communie dans les formes, et en toute conscience, après avoir trouvé la force de réaffirmer sa foi, dans les termes de l'Église. C'est donc en catholique convaincu que s'éteint Pascal, sans avoir eu à renier quelque opinion que ce soit, mais en se conformant simplement à sa conduite habituelle. Gilberte, évidemment, se garde bien de mentionner la possibilité d'une polémique, ou de répondre explicitement aux accusations véhiculées par les jésuites au sujet des derniers moments de son frère, mais toute la conclusion de son écrit est rédigée dans la conscience de ce débat et dans l'intention de le trancher.

Sous les apparences de la relation, pointe toujours le plaidoyer. Car la personne même de Pascal pose problème, et sa sœur aînée est la première à le savoir. L'humble chrétien qu'elle nous donne à voir évoque parfois plutôt un ambitieux autoritaire. Sa puissance de conviction, son autorité évidente sur tout son entourage, une certaine arrogance même cadrent-elles vraiment avec la tonalité générale ? Une approche psychologique sommaire ou un exposé naïf des traits de comportement pourraient conduire à un portrait très éloigné de celui que souhaite Gilberte, et, selon elle, fallacieux. Dans une superbe formule, Louis Marin a parfaitement résumé le problème qui préoccupe l'auteur de la *Vie* : à travers des souvenirs méticuleusement sélectionnés et organisés, il s'agit de s'interroger sur "l'articulation de la génialité et de la sainteté"²⁰. On le perçoit d'emblée, le dessein réel de Gilberte concerne ainsi l'homme Pascal, bien plus que son livre. Les fragments retrouvés sur la table du défunt ont, pour elle, non pas le sens d'ébaucher le livre absent, mais – selon les termes à nouveau de Louis Marin – de "signifier la relation unilatérale d'échange entre Dieu et Pascal"²¹. Et le critique explicite cet étrange échange avorté, qui marque, aux yeux de Gilberte, la relation unique de son frère et de Dieu :

Dieu a donné, mais Pascal n'a pas rendu. Cependant en ayant tenté de retourner à Dieu le don de sa génialité sous la forme du contre-don de l'*Apologie de la Religion chrétienne*, absente, Pascal n'a fait que marquer l'ampleur du don²².

L'esquisse d'apologie n'est donc pas un ouvrage, mais un symptôme ; les *Pensées* n'ont pas de valeur intrinsèque, mais leur signification religieuse et humaine est grande, pour qui veut connaître la foi de Pascal et comprendre le prix qu'il attachait à son propre génie, ou l'usage qu'un chrétien peut faire de qualités approchantes.

De ces très fines remarques, Louis Marin tire des conclusions plus contestables, quand il soutient que la *Vie* est la condition d'existence du Livre. Nous reviendrons bientôt sur ce point essentiel, mais il faut d'ores et déjà signaler la difficulté logique d'un tel enchaînement. Le désintérêt relatif de Gilberte pour l'œuvre de son frère procure-t-il un si bon fondement au texte incertain des *Pensées* ? La méditation religieuse que reconstitue L. Marin, et qui conduit Gilberte à célébrer d'une certaine façon l'échec littéraire, ne prouve-t-elle pas au contraire que le Livre est exclu par la *Vie*, que les deux sont spirituellement incompatibles, qu'ils ne devaient pas coexister ? Si tel est le cas, on adhérera en revanche sans difficulté à un autre corollaire qu'expose ultérieurement L. Marin et qui touche toujours à l'incomplétude du livre. L'*Apologie* n'a pas vu le jour, les papiers laissés par son auteur sont gravement insuffisants pour se substituer à lui. Mais si le bénéfice spirituel de l'entreprise était d'ores et déjà acquis

¹⁹. Gilberte insiste sur ce point : "...comme M. le Curé le venait voir de temps en temps par visite, il ne perdait pas une de ces occasions sans se confesser, et il n'en disait rien [...]. Il vit toujours qu'il était en danger, et ne manqua pas de se confesser toutes les fois que M. le Curé le venait voir." *O.C.*, p. 598 [79].

²⁰. L. Marin, "Un texte nommé «Pascal»", p. 44.

²¹. *Ibid.*

²². *Ibid.*

par l'auteur au moment de sa mort, le lecteur n'est pas non plus sans profit à attendre de cette œuvre manquée. Le Livre existe en effet pour lui, mais comme un livre potentiel ; il dépend

de la réponse de Dieu aux prières du lecteur, et en fin de compte de la réitération à son bénéfice du don gracieux fait à Pascal²³.

Le défaut d'œuvre, nous demandions-nous en ouverture, est-il *compensé* par l'accès à l'homme, ou au contraire, cette œuvre défailante est-elle produite dans *le seul but* d'accéder à l'homme ? À la différence de la situation habituelle de l'histoire littéraire, où la vie s'ajoute à l'œuvre, elle fait ici corps avec l'œuvre, dont elle est, en outre, une condition absolue d'intelligibilité²⁴. Il se noue en tout cas entre les deux textes – les *Pensées*, la *Vie* – un rapport singulier d'interdépendance, qui a éveillé particulièrement l'attention de Louis Marin. À quoi servent les brouillons qu'on livre au lecteur sous le titre de *Pensées* ? À lire quand même une esquisse de l'œuvre ou à ériger un monument, qui préservera le souvenir de l'homme ? Bien des réflexions des préfaces donnent la deuxième réponse : faute d'œuvre, semblent-elles nous dire, que l'on fréquente au moins, un peu, l'esprit inouï resté infertile ! La vie vaut l'œuvre, et l'œuvre n'est présentée que comme un matériau, parmi d'autres, de la vie. La position est d'autant plus conséquente, qu'en l'absence de l'apologie promise par le grand homme, le lecteur se voit proposer une *légende* – genre dont une fonction notable relève précisément de l'apologétique.

L'Histoire a tranché, et dans un sens que les amis et héritiers intellectuels de Pascal ne pouvaient pas imaginer. Les *Pensées* existent aujourd'hui comme un livre, et même comme un ouvrage majeur de notre patrimoine philosophique et spirituel. La quantité déroutante d'éditions de l'œuvre (marque la plus tangible de l'impossibilité de lui donner une forme consensuelle) n'a pas empêché qu'elle s'inscrive symboliquement comme un des hauts lieux de la littérature française. Si l'on accepte de s'arracher à l'évidence des bibliothèques, il faut cependant convenir que la métamorphose de ces quelques fragments inorganisés en un chef-d'œuvre respecté n'était rien moins que probable. Louis Marin y voit une illustration exceptionnelle et saisissante, mais hautement généralisable, du caractère conjoncturel de tout texte. Les œuvres, que nous fétichisons comme textes, existent essentiellement par la volonté de leurs lecteurs, et se transforment incessamment en même temps que ceux-ci. Les *Pensées* se trouvent ainsi élevées pour lui au statut de cas limite d'un mécanisme universel. Preuve en est le besoin qu'elles ont eu pendant si longtemps d'être accompagnées d'un complément biographique. La *Vie de Monsieur Pascal par Madame Périer sa sœur* est suscitée par le caractère concrètement problématique de l'œuvre : elle donne corps à une œuvre sans cesse en péril de ne pas *prendre*. Le véritable *exemplaire* des *Pensées*, c'est la personne disparue, horizon ultime et fantasmatique de l'œuvre.

Avant même que ne commence la lecture aussi bien des *Pensées* que de la *Vie de Pascal*, l'existence de Pascal est avouée exemplaire : elle est un « exemplaire », le seul, du livre manquant²⁵.

La préface intervient alors, parmi tous les paratextes, et en complément de la *Vie*, comme une étape indispensable à l'existence de l'œuvre, pour nous signifier,

²³. *Ibid.*, p. 47.

²⁴. L'étude essentielle sur ce point est celle de Jean Mesnard : « La connaissance de l'homme Pascal : ouverture pour l'œuvre » (1993). Le grand biographe de Pascal y montre, sur des points précis, combien la compréhension de l'œuvre pascalienne est tributaire d'informations d'ordre biographique – tout en soulignant en même temps les bornes de cet apport. « La biographie n'est pas une clef qui ouvre toutes les portes de l'œuvre ; son intrusion intempestive peut même en fermer plusieurs. » (p. 36).

²⁵. *Ibid.*, p. 34.

avant toute lecture du livre interminablement possible et sans cesse réalisé, le *legendum* du texte fragmentaire, ce que nous *devons* y lire lorsque nous le lirons²⁶.

L'analyse plus minutieuse du texte de Gilberte confirme aux yeux de L. Marin son interprétation. La *Vie* s'articulerait en effet en deux parties : une partie prospective, jusqu'à l'âge de 35 ans (c'est-à-dire avant le projet d'Apologie), où est mise en relief la famille de Pascal, lequel émerge *in fine* ; une partie rétrospective, organisée à partir du dessein du livre et fondée sur l'idée de la mémoire chez Pascal, de son mode de travail. Gilberte souligne complaisamment la mémoire prodigieuse de son frère et Étienne Périer fait remarquer, dans la préface de 1670, combien cette qualité peu commune a pu nuire aux brouillons qui nous sont parvenus. Organisant ses idées mentalement, retournant ses phrases dans sa tête jusqu'à ce qu'elles atteignent la perfection souhaitable, l'auteur avait pour ainsi dire écrit le livre, mais sans le jeter sur le papier. La thèse est très opportune, commente L. Marin, et sert merveilleusement la stratégie des éditeurs.

[Elle] permet de maintenir, même dans le cas particulier du texte fragmentaire, la *conception idéologique du produit littéraire* achevé et parfait, en définissant une « idéalité » du livre, une essence pure précédant son existence matérielle²⁷.

La vie est là à nouveau, en amont de l'œuvre, pour garantir son existence problématique et masquer son inexistence en tant que texte.

On ne discutera pas ici les thèses théoriques de Louis Marin, ni les courants intellectuels qui s'autorisent d'elles pour fonder une critique purement axée sur la réception et soupçonneuse devant toute notion de texte. Mais il faut souligner combien le cas "idéal" de Pascal résiste en fait à la démonstration. Là où le critique décelait une solidarité organique entre la *Vie* et les *Pensées*, l'historien doit signaler aussi la tension latente qui oppose les deux textes. Pour Gilberte, l'œuvre (du moins dans l'état qu'en a laissé son frère et dont disposent les éditeurs) trahit la vie. Loin de concevoir sa relation biographique comme une introduction, tout nous porte à penser que la sœur a composé la *Vie* comme une alternative, voire un préservatif, une protection contre l'œuvre. Les vifs débats qui ont opposé les amis de Pascal sur l'opportunité d'une publication et sur la forme que celle-ci pourrait prendre, ont été examinés à nouveau récemment par Marie Pérouse²⁸. Il ressort de ces travaux à quel point le comité de publication est traversé par des divergences, l'opposition la plus déterminée émanant de la famille proche, et essentiellement de la sœur du disparu. Pour ces serviteurs de la mémoire de Pascal, c'est la sainteté de leur parent qui doit être révélée et célébrée. Les quelques ébauches de texte qu'il a laissées ne sauraient servir véritablement ce dessein.

Le privilège du 25 août 1677, au profit du libraire Desprez annonce que les *Pensées* seront accompagnées de la "Vie dudit sieur Pascal". Mais l'édition de 1678 n'inclut pas la *Vie*. Il faudra attendre l'édition de 1686 (la seizième, selon le catalogue de Lafuma) pour que s'inaugure cet accompagnement systématique du texte par la *Vie*²⁹. Si la *Vie de Pascal* était, comme le conçoit L. Marin, "en position de préface aux *Pensées*", qu'elle forme un "passage obligé"³⁰, au fondement même de la constitution des brouillons en livre, au moins faudrait-il reconnaître que la formule s'est imposée aux éditeurs avec un certain retard. En réalité, la présence de la *Vie* au seuil de l'œuvre a été ressentie comme problématique par Gilberte la

²⁶ *Ibid.*, p. 36.

²⁷ *Ibid.*, p. 41.

²⁸ Marie Pérouse, *L'Invention des Pensées (1670-1678)*, Champion, 2009.

²⁹ Il n'est pas en effet conséquent de retenir la date de 1684, comme le fait L. Marin, puisque cette première publication est le fait d'une édition hollandaise, et qu'elle s'effectue donc en dehors d'une stratégie éditoriale authentique.

³⁰ L. Marin, "Un texte nommé «Pascal»", p. 34.

première, et par le clan même qui, selon L. Marin, était à l'origine de cette stratégie éditoriale. Le critique du XX^e siècle ne projetterait-il pas sa propre conception idéologique, moderne, du livre, sur Gilberte et sur son témoignage ? La *Vie* a été écrite par quelqu'un qui ne voulait pas véritablement du livre – loin de la faire servir à la possibilité du livre ! L'analyse de L. Marin est en outre très tributaire de sa lecture de la deuxième version du texte, qu'il adopte sans grande attention comme un progrès philologique³¹, mais sans prendre conscience des différences qui séparent les textes. Or cette deuxième version, comme le prouvent les travaux déjà évoqués de Ph. Sellier, relève d'une autre logique et d'un autre moment, très postérieur...

Il nous reste donc une légende. Que faire d'une légende ? Peut-on tirer quelque bénéfique historique d'un écrit tributaire à ce point d'intentions hagiographiques ? Pendant longtemps, l'œuvre de Gilberte a été reçue comme un document historique, quelque conclusion qu'on en tire : que cela nourrisse l'ironie de Pierre Bayle, ou l'indignation d'Ernest Havet, l'éditeur du XIX^e siècle, qui s'offusque devant la personnalité de Pascal, mais ne semble pas douter que sa sœur nous en brosse un portrait fidèle.

O déraison ! mais ô tristesse ! et combien un tel spectacle est désolant ! [...] C'est là celui qui sans cesse définit l'homme grandeur et misère, et qui semble ainsi se définir lui-même entre tous. Laissons les misères, attachons-nous aux grandeurs...³²

Le texte, de fait, n'est pas dépourvu de toute valeur documentaire. La précision de certaines dates a suscité l'hypothèse que Gilberte aurait pu recourir à l'assistance d'un livre de raison³³. Certains propos de Pascal ont été transcrits à partir de correspondances avérées. Avec la *Vie de Pascal*, on dispose ainsi d'une légende moderne, qui représente une source historique. Il devient possible de mesurer le "travail du genre", sur une matière documentaire, d'observer la coexistence d'une volonté démonstrative et informative. Légende conçue à l'époque moderne, sur un personnage bien réel, elle remplit conjointement son rôle biographique et légendaire. Discerner, dans cette vie spécifique, le travail du genre de la légende permet encore de voir combien ce genre originaire continue à travailler la forme biographique – même dans ses aboutissements les plus laïcisés³⁴. Toute vie relève, plus ou moins délibérément, plus ou moins confusément, du *légendaire*. Mais, comme le rappelle Ph. Sellier au seuil de son analyse, la légende, telle qu'elle a pu se développer dès les premiers siècles de l'ère chrétienne et se métamorphoser dans les formes les plus diverses du genre biographique, repose en son principe sur une conception de la personne propre au christianisme³⁵.

Nous avons évoqué A. Jolles, pour qui la Légende se caractérise – ce qui la distingue notamment du Mythe – par sa disposition à l'*imitation*.

Le saint est l'individu dans lequel la vertu s'objective et le personnage qui permet à un entourage plus ou moins proche de faire acte d'*imitation*. Il est la représentation effective du personnage que nous pouvons tenter d'égaliser, et en même temps la preuve que la vertu agissante

³¹. "Cependant, la *Vie* écrite par Gilberte se transmet [d'une édition à l'autre], à peine modifiée à la suite des « progrès » de la critique philologique et textuelle." (*ibid*, p. 35)

³². *Pensées* de Pascal, publiées par E. Havet, Paris, 1852; "notes sur la vie de Pascal", p. XXVIII.

³³. Voir Antony McKenna (*Deux autres éclairages*), en complément de l'étude de Ph. Sellier, "Pour une poétique de la légende...", pp. 46-48.

³⁴. "Gilberte Périer écrit la biographie *moderne* d'un saint en rédigeant l'hagiographie *archaïque* d'un génie..." (L. Marin, *loc. cit.*, p. 46)

³⁵. "C'est le christianisme qui, en affirmant le caractère unique et irremplaçable de chaque personne humaine, image de Dieu, a provoqué en littérature, après le surgissement de l'autobiographie, l'expansion de la légende..." (Ph. Sellier, "Pour une poétique de la légende...", p. 31).

se réalise effectivement quand nous l'imitons. Tout en étant le degré ultime de la vertu et, à ce titre, inaccessible, il reste néanmoins dans notre domaine de par sa nature d'objet³⁶.

La Légende considère ainsi la vie en termes de *records*, dans la double acception, étymologique et moderne, du mot : 1. ce qui doit être retenu, rappelé (*recordari*) ; 2. en raison même de son caractère extrême et ultime – parce qu'il excède en vertu tout autre acte, et qu'il en constitue ainsi un étalon, un record de vertu³⁷ ! Deux effets s'ensuivent naturellement : une réaction d'admiration (qui, en contexte chrétien, prend la forme d'une louange de Dieu) et un désir d'imitation. La conjonction de ces deux sentiments compose, au sens strict, la dimension d'*édification* qui enveloppe toute cette famille d'œuvres. C'est très exactement dans cette perspective que s'inscrit le travail de Gilberte. Le lexique de l'admiration, omniprésent sous sa plume³⁸, est à la fois l'indice du témoignage (la manifestation d'un sujet qui a assisté à ce qu'il rapporte) et une exhortation à imiter. Il rend explicite le caractère "légendaire" du texte.

En mettant en évidence le code sous-jacent du texte de Gilberte, Philippe Sellier a pu ainsi esquisser une *théorie littéraire de la légende*, comparable en quelque sorte aux analyses morphologiques de Propp pour le conte. Le critique fait ressortir les constantes génériques qui rattachent cette biographie déconcertante à la forme littéraire de la Légende. Sans reprendre toute la démonstration, rappelons rapidement quelques-unes des marques les plus flagrantes de cette connivence générique : le respect d'un cadre narratif préétabli (la période des choix ; la vivacité de la foi, le genre de vie et les dits) ; la loi de vitesse décroissante du récit, avec un privilège marquant donné aux derniers jours ; un ancrage spatio-temporel initial qui cède peu à peu le pas à l'itératif dans l'*habitus* vertueux (lequel contamine même les paroles : le Saint "répète") ; le recours à un vaste ensemble de récits analogues, qui influent sur le texte particulier (*topoi* tels les développements sur la précocité du génie, ou sur les austérités ; recours aux citations bibliques ; reprises narrativisées des écrits du personnage)... Il reste une tension intrinsèque du genre de la Légende, dont le récit de Gilberte est une bonne illustration. Gardant d'une vie ce qui est *imitable*, la Légende exclut le particulier – tout en ayant besoin, pour son efficacité, que la vie soit particulière. Le titre même de l'écrit de Gilberte – *La Vie de Monsieur Pascal, par Madame Périer, sa sœur* – par la présence de "Monsieur" marque la contemporanéité, désigne un individu concret. L'écrit est parcouru par une double ambition contradictoire : ancrer dans l'histoire ce qui est parfaitement unique, singulier, *mémorable*, tout en négligeant le contingent et l'insignifiant. Il est guetté, comme toute légende, par une double menace symétrique : la surcharge merveilleuse et la grisaille des abstractions.

La lettre déjà citée de Louis et Blaise Périer, dans laquelle les deux fils de Gilberte rapportent à leur mère les réticences du comité d'édition des *Pensées*, nous fait comprendre les craintes et les attentes de la famille.

Mais pour venir à la *Vie*, ils considèrent comme une chose assez fâcheuse d'imprimer une vie en ce temps-ci qu'elles sont devenues si communes que l'on les regarde avec assez d'indifférence, parce que l'on s'imagine dans le monde que les parents ne les publient que par une espèce d'ambition ou de vanité ; enfin ils disent que cette *Vie* en l'état qu'on la donnerait ne répondrait pas à l'idée que la plupart s'en formeraient d'abord, parce qu'on s'attendrait d'y trouver les *particularités* des affaires où il a eu part, comme de quelle manière il entreprit les *Provinciales*, etc. qui est ce que le monde aurait plus de curiosité de savoir³⁹.

³⁶. A. Jolles, *Formes simples*, p. 36.

³⁷. D'où une surprenante parenté de la chronique sportive et de la légende hagiographique de l'occident chrétien – la marque en tout cas que la forme simple de la Légende n'a pas cessé de s'actualiser dans notre univers culturel. Voir Jolles, *ibid.*, pp. 52-54.

³⁸. "un esprit extraordinaire" (§ 1), "la patience admirable" (§ 31, 81), "une infinité de pensées admirables sur les miracles" (§ 39), "un respect admirable" (§ 72)... Tout le récit de Gilberte est pétri d'admiration pour son objet !

³⁹. Lettre du 8 mars 1677, de Louis et Blaise Périer à Madame leur mère; Laf. p. 190 (c'est moi qui souligne).

Autrement dit, le public, accoutumé désormais aux récits biographiques qui se multiplient dans les années 1670, attend une *vie* de Pascal, là où on s'apprêtait à lui proposer une *légende*. Il est en quête de *particularités*, c'est-à-dire de détails suggestifs, que les proches du grand homme et les acteurs des grands événements pourraient révéler après coup. Nul doute, dans ces conditions, que sa déception ne pouvait qu'être grande ! Le récit de Gilberte manifeste un souci restreint du détail et ne se préoccupe en rien de satisfaire les curiosités. Beaucoup de personnes de premier plan en sont absentes, quoiqu'elles aient joué un rôle majeur dans l'existence de Pascal : Arnauld, Nicole, le chevalier de Méré, les Roannez, ne sont même pas mentionnés. Le nom même de Port-Royal n'est pas prononcé⁴⁰. Des œuvres aussi célèbres que les *Provinciales* sont à peine évoquées. Les lieux restent flous et s'estompent au fil de la narration. Après le déménagement à Paris, fin 1631, rien n'indique l'installation à Rouen (début 1640) : la ville normande est mentionnée bien plus tard, comme par inadvertance ("Il était alors à Rouen..."). Un changement de quartier en revanche est indiqué, pour sa force symbolique – alors que le quartier originel (et même la ville) n'ont jamais été signalés⁴¹. Des événements essentiels sont absents, ou font l'objet seulement d'une allusion, en dehors de toute chronologie (comme la mort du père, évoquée de façon proleptique au terme de la séquence consacrée à la première conversion).

La logique événementielle est en fait bouleversée, et entièrement reconstruite. Un seul exemple suffira pour en convaincre. Il s'agit encore de cette "conversion" familiale, survenue à Rouen en 1646. Gilberte consacre un paragraphe à l'expérience de Torricelli et aux recherches de son frère sur le vide, puis elle enchaîne :

Immédiatement après ces expériences, et lorsqu'il n'avait pas encore vingt-quatre ans la Providence de Dieu ayant fait naître une occasion qui l'obligea de lire des écrits de piété, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture qu'il comprit parfaitement que la religion chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, et à n'avoir point d'autre objet que lui ; et cette vérité lui parut si évidente, si nécessaire et si utile, qu'elle termina toutes ses recherches : de sorte que dès ce temps-là il renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer uniquement à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire⁴².

Le moment est capital, puisqu'il marque une rupture engageant toute l'existence ultérieure. Même si l'itinéraire spirituel du jeune Pascal était appelé à connaître encore quelques fluctuations, il semble là que le choix radical a été fait. En datant de ce moment l'abandon des préoccupations scientifiques, nous avons déjà signalé que Gilberte fait violence aux faits. Mais l'indication chronologique qui ouvre l'épisode est déjà litigieuse. Les expériences de Rouen sont en effet postérieures à la conversion de 1646 – ce que Gilberte ne pouvait reconnaître sans saper d'emblée toute sa démonstration. Quant à l'épisode lui-même, on n'en apprendra rien de précis dans le texte de la *Vie*. On sait en fait par ailleurs qu'Étienne Pascal, tombé sur la glace en janvier, s'était démis une cuisse ; qu'il avait été soigné par deux gentilshommes normands, les frères Deschamps et que ces disciples de Guillebert, curé de Rouville, avaient introduit la famille à la spiritualité de Saint-Cyran. Dans la version de Gilberte, ces détails anecdotiques disparaissent. Dieu est le véritable et le seul acteur : sa Providence "fait naître une occasion", dont il n'importe aucunement que nous connaissions la nature !

Gommer l'anecdotique, tout en conservant l'édifiant, mais en présentant une illustration, précise et située, de sainteté – tel est le dessein de la *Légende*, qui voudrait dire

⁴⁰. Gilberte, sans plus de précision, évoque une "maison très sainte et très austère", où sa sœur devient religieuse (OC, p. 580 [30]). La réécriture de Louis Périer est en revanche plus explicite : "Elle se fit religieuse dans une maison très austère, au Port-Royal des Champs..." (O.C., p. 611 [20]).

⁴¹. "Pour parvenir à ce dessein et rompre toutes ses habitudes, il changea de quartier et fut demeurer quelque temps à la campagne..." (O.C., p. 582 [35])

⁴². O.C., p. 577 [22]

sans dire, désigner sans nommer. Son souci de ne pas s'égarer dans les circonstances et les particularités amène parfois Gilberte à se comporter en étrange conteuse, qui nous relate une anecdote symptomatique, en nous en refusant à peu près tous les éléments :

Peu de temps avant sa mort, ayant été offensé dans une partie qui lui était fort sensible par une personne qui lui avait de grandes obligations, et ayant en même temps reçu un service de cette personne, il l'en remercia avec tant de compliments et de civilités qu'il en était excessif...⁴³

Nous voici donc édifiés sur la douceur de Pascal “dans la souffrance des choses désobligeantes”. Mais qui était cette personne ? Quelles obligations avait-elle contractées auprès de Pascal ? De quelle offense, particulièrement sensible, s'était-elle rendue coupable ? Nous ne le saurons pas. La mort de Pascal nous est rapportée en revanche avec une précision méticuleuse, et un luxe de détails qui nous surprennent par comparaison. L'exactitude des dates (“il sortit de sa maison le 29 juin...”), les considérations médicales, les renseignements les moins indispensables en apparence (un bonhomme “à qui il fournissait du bois...”) ⁴⁴, tout est mis en œuvre pour que le moment suprême de cette existence s'imprime dans l'imagination des lecteurs.

La Légende entend nous livrer la forme véritable d'une vie, écartant toutes les parenthèses qui empêcheraient de la rendre lisible, d'en révéler le dessin (ainsi, dans le cas de Pascal, la vie mondaine, ou les activités proprement littéraires). La légende se caractérise toujours par cet impératif implicite que contient son étymologie (*legenda* : les choses qui doivent être lues). Elle implique donc conjointement un choix (tout ne mérite pas d'être lu) et une affirmation de valeur. Dès lors que la *légende* s'ouvre à l'insignifiant (dans un double désir d'exhaustivité et de neutralité), elle se transforme en *biographie*. La *vie* intéresse la légende en ce qu'elle est signifiante, démonstrative. Or toute démonstration implique choix, hiérarchisation et disposition des éléments – même si ces éléments, en l'occurrence, sont des témoignages historiques.

La *Vie de Monsieur Pascal* manifeste le “travail d'un genre”, sur une matière qui pourrait relever du simple documentaire (et qui a été souvent reçue comme tel) : le témoignage d'une sœur, sur la *vie* de son frère écrivain et savant. Mais ce n'est pas parce qu'on livre d'une vie ce que l'on estime mériter le souvenir, que l'on fait œuvre de faussaire.

Pas plus que la permanence de la structure, la récurrence des topoï ne met forcément en cause la réalité historique des événements : elle conduit du moins à opérer des choix, à pratiquer des insistances ; elle invite à la mise en scène⁴⁵.

Gilberte opère des choix et pratique des insistances, sans jamais cependant verser dans le fabuleux. Concurrément à l'œuvre, qu'elle s'imaginait définitivement inaccessible, sa *Vie de Monsieur Pascal* donne un troublant exemple de coopération du biographique et du légendaire, “une magnifique légende vraie”⁴⁶.

Laurent THIROUIN
Université de Lyon

⁴³. O.C., p. 595 [67]

⁴⁴. OC, p. 597 [77]

⁴⁵. Ph. Sellier, “Pour une poétique de la légende...”, p. 38.

⁴⁶. Ph. Sellier, “La version amplifiée de *La Vie de Monsieur Pascal*”, p. 229.

BIBLIOGRAPHIE

La Vie de Pascal par Mme Périer (1^{re} et 2^e version)

in : Pascal, *Œuvres complètes*, texte établi présenté et annoté par Jean Mesnard, tome I [abr. : O.C.], Desclée de Brouwer, 1964, pp. 539-642.

Documents [réunis par L. Lafuma]

in : Pascal, *Pensées*, éditions du Luxembourg, t. III, 1952 [abr. : Laf.].

André JOLLES

Formes simples, Paris, Le Seuil (collection Poétique), 1972 [édition originale : *Einfache Formen*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1930]

Louis MARIN

- « À propos d'une vie de Pascal : texte, récit, livre », *Modern language notes*, XC, 1975, pp. 475-496

article intégré et légèrement remanié dans :

- « 'Pascal' : du texte au livre », *Information sur les sciences sociales*, XVI-I, Paris, 1977, pp. 27-58

repris dans :

- *Pascal et Port-Royal*, recueil établi par Alain Cantillon, Paris, PUF (collection : Bibliothèque du collège international de philosophie), 1997 ; « Un texte nommé 'Pascal' », pp. 11-51.

Jean MESNARD

- « La connaissance de l'homme Pascal : ouverture pour l'œuvre », in : *L'Accès aux Pensées de Pascal*, actes du colloque scientifique et pédagogique de Clermont-Ferrand, réunis et publiés par Thérèse Goyet, Paris, Klincksieck, 1993.

Marie PÉROUSE,

L'invention des Pensées de Pascal. Les éditions de Port-Royal (1670-1678), Honoré Champion, coll. « Lumière classique », 2009.

Philippe SELLIER

- « Pour une poétique de la légende : *La Vie de Monsieur Pascal* », *Chroniques de Port-Royal*, n°31 (1982), *Gilberte et Jacqueline Pascal*, pp. 51-68.

Repris dans : *Port-Royal et la littérature* (I - Pascal), Champion, 1999, pp. 29-48.

« La version amplifiée de *La Vie de Monsieur Pascal* », *Chroniques de Port-Royal*, n°57 (2007), *Port-Royal et l'École française de spiritualité*, pp. 203-231.